

24 images

24 iMAGES

Création(s) en huis clos

Carlos Solano

Number 198, March 2021

Ici et ailleurs – variations pour huis clos

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96401ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Solano, C. (2021). Création(s) en huis clos. *24 images*, (198), 32–33.

Création(s) en huis clos

PAR CARLOS SOLANO



↑ Ne change rien de Pedro Costa (2010)

Pedro Costa vient d'achever *Dans la chambre de Vanda* en 2001 lorsque, dans le cadre d'un atelier de montage animé par Jean-Marie Straub et Danièle-Huillet à l'Ecole du Fresnoy, il réalise *Où gît votre sourire enfoui ?* D'un film à l'autre, c'est un même projet politique qui persiste : un lieu, quel qu'il soit, ici une salle de montage, génère ses propres dynamiques sociales, ses disputes, ses silences, ses rythmes, ses gestes. Si le film ne cache pas sa volonté de filmer le geste de création, acte politique en soi, il dissimule mieux sa filiation non pas avec Straub et Huillet, mais davantage avec Jean-Luc Godard : la création est un lieu politique dans lequel le matériellement concret (machines, supports, technique) épouse et se confond avec l'intangible (une idée, une utopie, l'intuition d'un sourire).

Pendant deux ans, Pedro Costa accompagne ensuite l'actrice et chanteuse Jeanne Balibar dans les studios d'enregistrement de ses deux albums musicaux, *Paramour* (2005) et *Slalom Dame* (2006). Il réalise *Ne change rien* (2010), film en noir et blanc, tourné en huis clos, presque entièrement dans la pénombre. Fidèle à son titre, Costa n'oublie rien de ses précédents films et maintient un même postulat formel : le clair-obscur motive une incroyable puissance de figuration et de spatialisation. Peut-être davantage qu'ailleurs dans l'œuvre de Costa, *Ne change rien* porte jusqu'au bout cette idée que, pour créer, il suffit d'éclairer l'essentiel requis, un seul point lumineux, isoler des détails, séparer l'essentiel de l'accessoire. En cela et radicalement, l'enfermement de Balibar se mesure presque tout autant en termes spatiaux que plastiques. Isolée dans l'illimité, recouverte d'une masse noire, de Balibar on ne perçoit que ce qui œuvre, le visage et les doigts, dissimulés dans l'ombre pour mieux les mettre en valeur, à tel point que chacune de ses apparitions ressemble à celle d'un vampire surgi de la nuit.

Armé d'une petite caméra numérique, libéré des contraintes techniques et économiques qui pèsent sur la création au cinéma, Pedro Costa décrit dans les deux films non pas le lieu d'une création, mais la création comme lieu. Peut-être faut-il s'enfermer pour voir mieux, pour voir plus, pour voir autre chose ; ici, les lieux fermés sont propices au délire sous toutes ses formes, aux envolées lyriques de Balibar, aux colères habituelles de Jean-Marie Straub. L'espace physiquement fermé mais intellectuellement ouvert de la création est un lieu où l'on devient fou, littéralement, comme lorsque Huillet s'obstine à saisir l'invisible dans le visible, poursuivant l'intuition hallucinée d'un sourire qui monte sur le front d'un petit personnage de *Sicilia!* ou, comme Balibar dans *Ne change rien*, lorsqu'elle répète jusqu'à l'exaspération *La Périchole* d'Offenbach.

Question de persévérance, où l'on répète sans trêve les mêmes gestes, espérant que le miracle adienne, comme dans une sorte de rituel. La chambre de Vanda était déjà un lieu de rituels où les corps semblaient absorbés par la répétition de leurs propres gestes ; dans *Où gît votre sourire enfoui?*, Costa reconduit ce même principe à travers la figure de Jean-Marie Straub entrant et sortant rituellement de la salle de montage, comme si les idées pouvaient seulement surgir de ce va-et-vient compulsif ; Danièle Huillet, aux manettes, revoyant obsessionnellement le même plan, espérant qu'à force de répéter le même photogramme, l'usure finisse peut-être par révéler le sourire enfoui. Balibar dans son studio d'enregistrement, cachée dans l'ombre, répétant sans cesse les mêmes paroles, refaisant les mêmes mélodies, sans rien changer, « pour que tout soit différent »¹.

1. « Ne change rien pour que tout soit différent » est un aphorisme que l'ouverture des *Histoire(s) du cinéma* de Jean-Luc Godard emprunte à Robert Bresson dans *Notes sur le cinématographe*. « Rien », la chanson que Jeanne Balibar répète dans le film de Pedro Costa, commence par la voix de Godard chuchotant la sentence de Bresson.